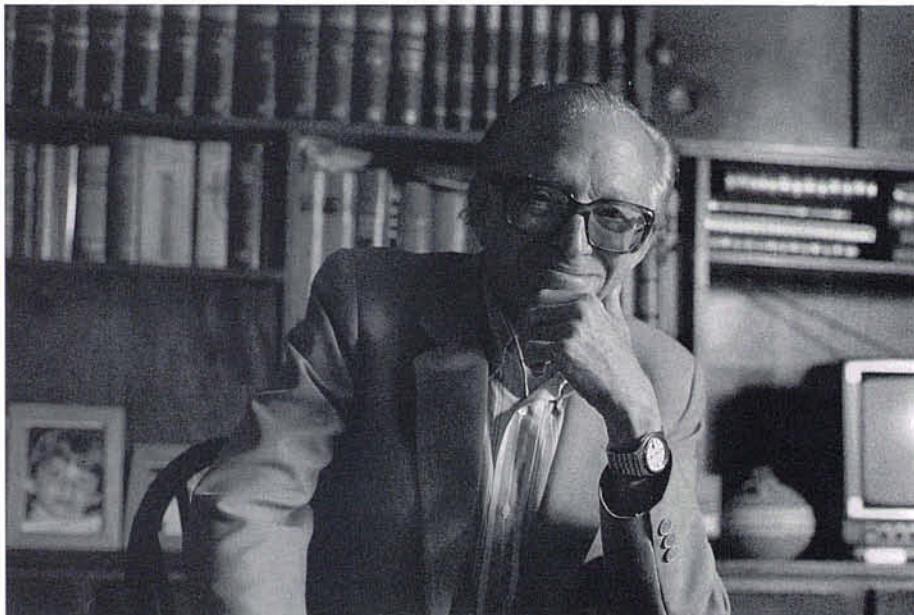


PERE CALDERS

PERE CALDERS VIT SA VIE SOUS UN DÉGUISEMENT D'EMPLOYÉ DE BANQUE, AVEC UNE DISCRÉTION ABSOLUE, SANS JAMAIS PRONONCER UNE PHRASE TOUTE FAITE, SANS JAMAIS SE FÂCHER AVEC PERSONNE, SANS SE FAIRE REMARQUER.
DERRIÈRE CETTE APPARENCE SIMPLE ET PLUTÔT BANALE, SE CACHE L'UNE DES ŒUVRES LES PLUS INSOLITES, PERSONNELLES ET EXPORTABLES DE LA LITTÉRATURE CATALANE DE TOUS LES TEMPS.

VICENÇ VILLATORO JOURNALISTE



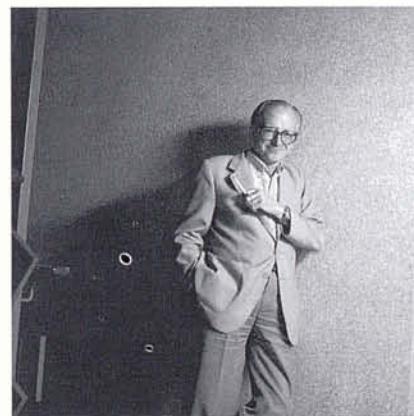
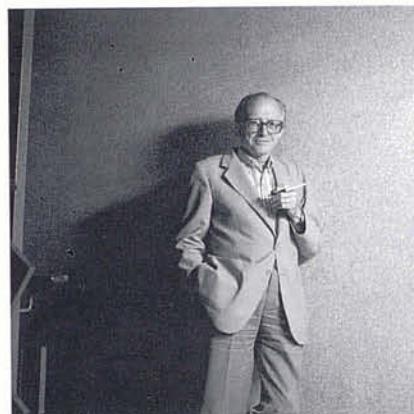
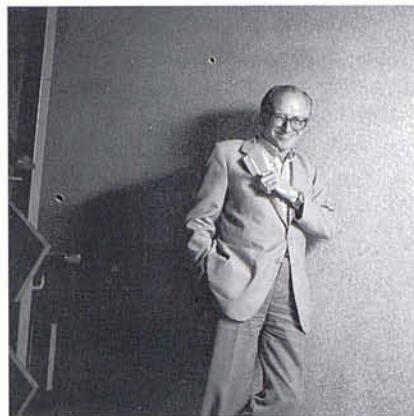
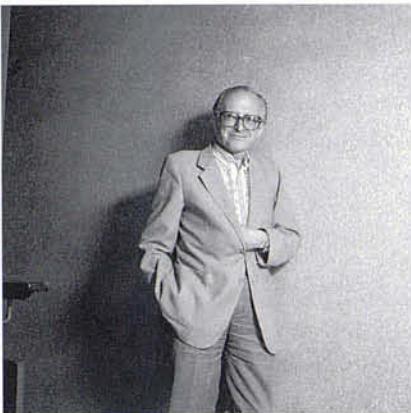
© ANNABOYÉ

La consécration de Pere Calders (Barcelone, 1912) se doit principalement à ses recueils de contes pétris d'un humour intelligent et insolite et dotés d'une grande force imaginative. *Cròniques de la veritat oculta*, *Invasió subtil*, *Demà a les tres de la matinada* et *Tot s'aprofita*, sont des œuvres qui réunissent près de deux cents contes – certains extrêmement brefs – qui ont servi de point de départ à des films, des scénarios de télévision, et à la mise en scène du spectacle théâtral *Antaviana* réalisé par la troupe Dagoll-Dagom, qui a constitué l'un des plus grands succès du théâtre catalan contemporain. Cette conception humoristique et parfois tendre de la littératu-

re que Pere Calders montre dans ses contes, se retrouve aussi dans ses romans, en particulier dans *Ronda naval sota la boira*. Cependant, parallèlement, Pere Calders a aussi fait usage d'un style plus réaliste, plus proche de l'anecdote personnelle. Il se fit connaître comme écrivain en 1936 avec *El primer Arlequí*. En fait, Pere Calders avait eu une formation artistique – il fut élève de l'Ecole des Beaux-Arts – et, à cette époque, on le connaissait plutôt comme dessinateur humoristique à travers des revues comme *L'esquetlla de la Torratxa*. Pendant la guerre civile, il sert comme topographe, et cet épisode de sa vie forme la trame de *Unitats de xoc*. Ayant appartenu à l'armée des vaincus,

il doit s'exiler – 25 ans au Mexique –, mais il sait là aussi tirer un parti littéraire de ses expériences : *L'ombra de l'atzavara*, *Gent de l'altra vall* ou *Aquí descansa Nevares*. Pendant les années cinquante, il revient en Catalogne où on le reçoit avec une certaine froideur. La consécration ne viendra que plus tard, par exemple avec le Prix d'Honneur des Lettres Catalanes en 1986, et ses œuvres seront traduites en d'autres langues, du castillan au japonais.

Peu d'écrivains au monde ont fait preuve d'autant de zèle pour passer inaperçu : aucune excentricité, pas un seul mot en dehors d'une parfaite courtoisie, une image dont la normalité est absolument homologuée. Pourtant, peu d'écrivains



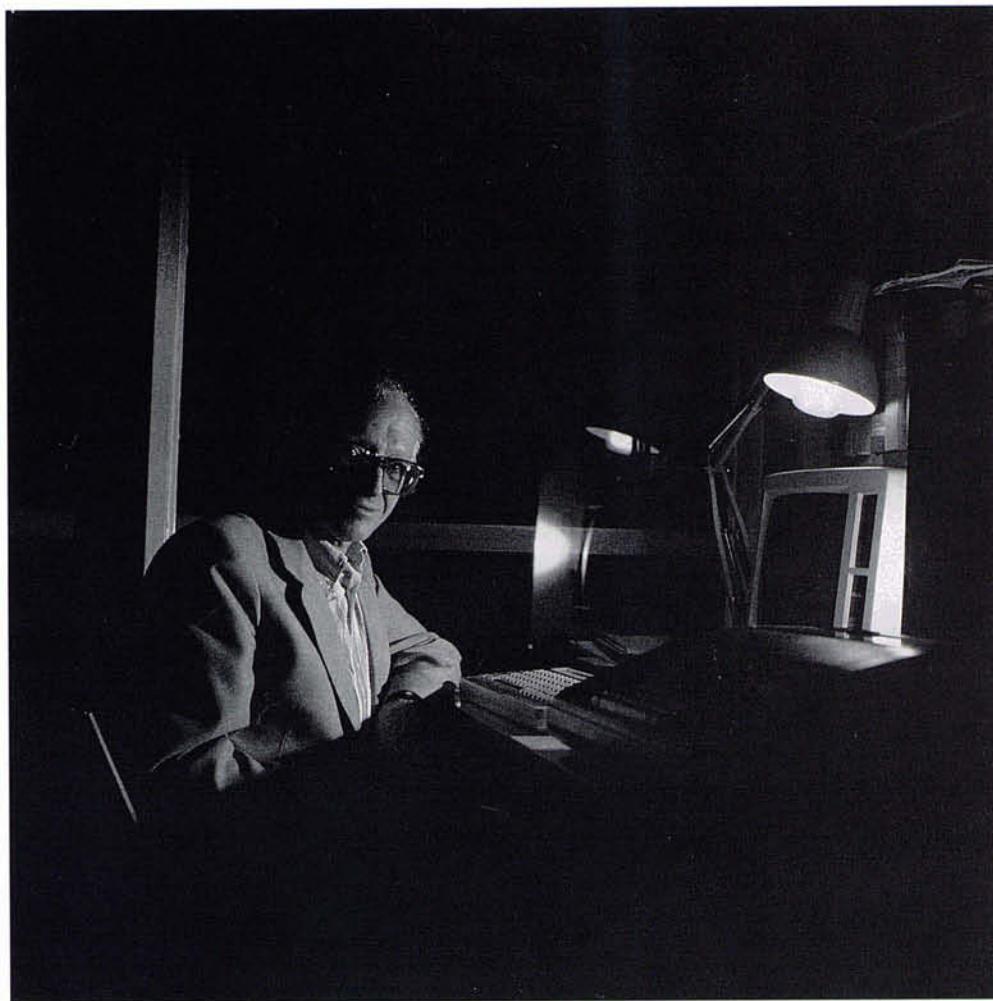
en Catalogne ont atteint une telle renommée : Pere Calders est probablement l'écrivain catalan vivant le plus traduit, le plus interviewé, le plus sollicité par les groupes d'écoliers. Mais il se protège de cette curiosité omniprésente en se retranchant derrière une discréction extrême. Quand on lui demande quelles sont ses préférences littéraires, il semble qu'il se laisserait arracher une dent plutôt que le nom d'un confrère.

—Au cours de mes 74 ans, mes goûts ont constamment changé. A certaines époques, mon intérêt s'est porté vers la littérature italienne, mais aussi vers la littérature anglaise ou la française. Je suis désordonné dans mes lectures, même physiquement, car j'ai des livres disséminés dans toute la maison. Un jour, un journaliste vint me voir et ne vit que les livres que j'avais dans la salle à manger. Il écrivit que j'avais peu de

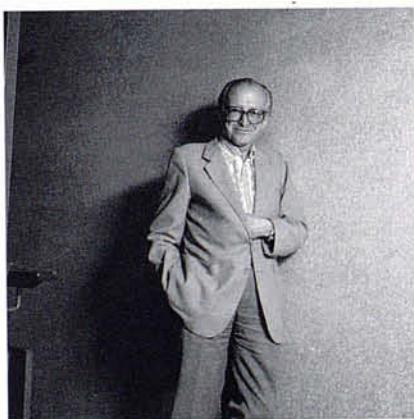
livres, et tous mauvais!

—Mais il y a bien un nom qui signifie quelque chose de plus que les autres ?

—Il y en a beaucoup. Les premiers livres qui, d'après mes souvenirs, m'ont impressionné quand j'étais enfant sont "Los cuentos de pueblo" et "El tesoro del viejo caballero". Lorsque, ensuite, j'ai lu des auteurs plus connus, j'ai aimé en général les œuvres que l'on considère comme les moins importantes, des



© ANNABOYÉ



œuvres courtes, par exemple "Petit déjeuner au Tiffany's" de Capote, ou "Un diable au paradis" d'Henry Miller. Mais j'aime également ce qui plaît à tout le monde : "Crime et Châtiment", par exemple. A ce propos, alors que je préparais des fiches de livres pour un dictionnaire, la maison d'édition me chargea de faire la fiche de "Crime et Châtiment", et j'eus la sensation que, expliqué rapidement, ce roman n'était

qu'une espèce de feuilleton plutôt indécent, ce qui démontre bien que, même à partir d'éléments banals et primaires, un génie peut parvenir à écrire un roman extraordinaire.

— Il n'est pas étonnant que vous, un auteur de narrations courtes, les appréciez aussi chez les autres. Ce doit être une façon de vous identifier.

— En tout cas, ce n'est pas délibéré de ma part. Ce n'est pas la faute de l'auteur, c'est ma faute. Je suis un défenseur du conte, entre autres choses parce qu'il vous avertit quand il se termine, quand il n'y a plus rien à ajouter ; le roman ne le fait pas.

— Revenons aux noms concrets. Devant quel livre vous êtes-vous dit : "J'aimerais l'avoir écrit" ?

— Ça ne m'est jamais arrivé. J'ai toujours pensé que ça ne valait pas la peine d'imiter qui que ce soit. Celui que l'on imite l'a déjà mieux fait que vous...

— Je vous poserai la question d'une autre manière ; avez-vous senti, au cours d'une lecture, que vous étiez le parent littéraire de cet auteur ?

— D'un côté, bien sûr, devant ceux qui écrivent dans la même langue que moi. C'est là l'affinité essentielle. D'un autre côté, devant les écrivains qui ont choisi

la concision, qui fuient la transcendance, qui désirent apporter une vision plus humaine des choses. Je rejette tout particulièrement le nihilisme.

On a dit de Calders que c'est un humoriste. Il le nie. Que c'est un écrivain de récits fantastiques. Il le nie aussi, et dit que toutes les choses extraordinaires qu'il raconte lui sont réellement arrivées. Ses contes, parfois, commencent à la manière d'une nouvelle de Kafka, comme "La métamorphose", bien que, après avoir pris un tour ironique et affable, ils finissent de façon différente.

— Vous devez aimer Kafka ?

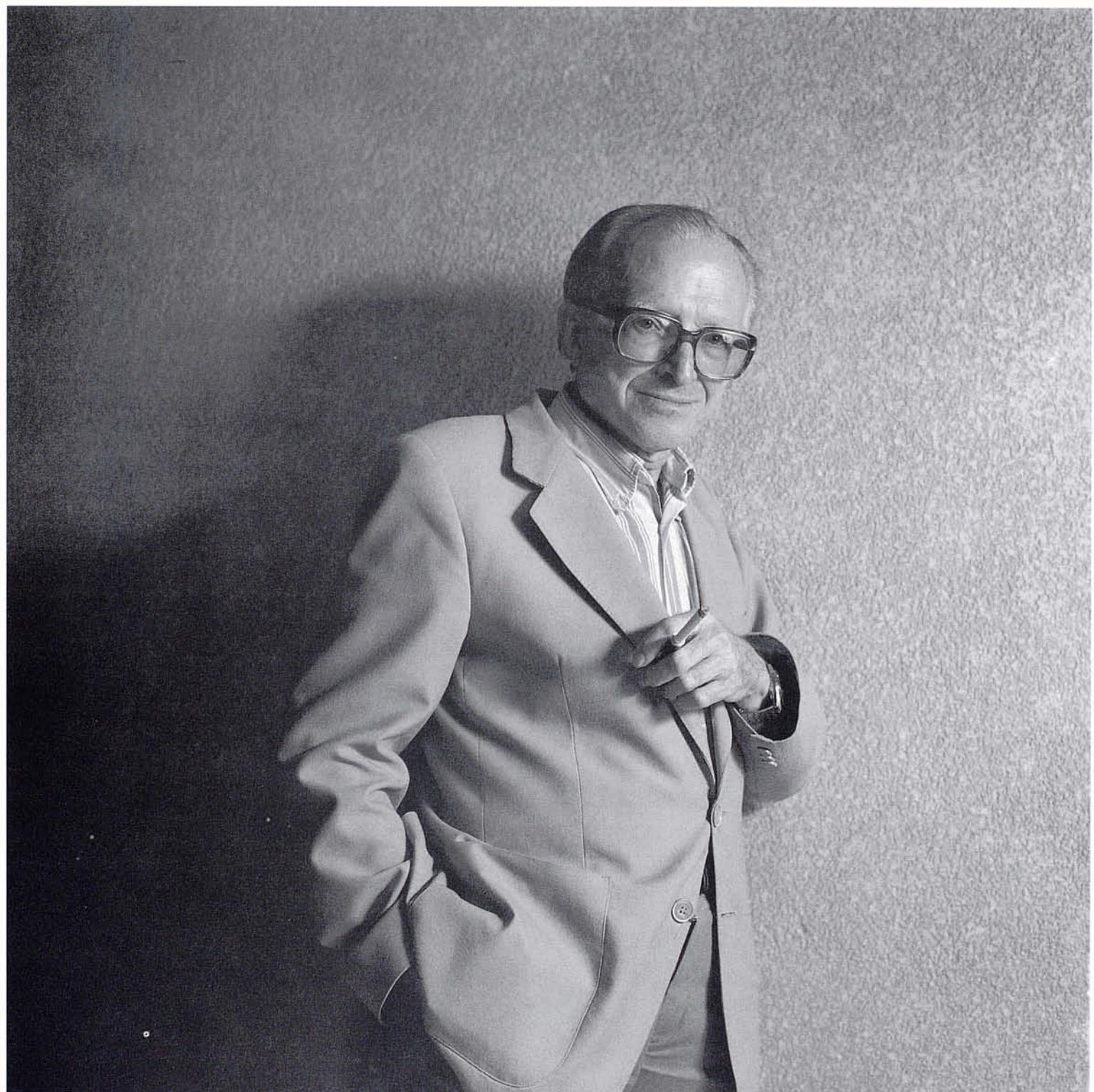
— Certaines choses, oui ; d'autres, non. Mais j'ai aimé "La métamorphose".

— Votre littérature est toujours si aimable et si pétrie de tendresse que l'on peut penser que vous avez eu une vie paisible.

— En fait, j'ai eu une vie très agitée. Mon œuvre constitue peut-être une réaction, une forme d'évasion. Je ne pense pas que l'expression "littérature d'évasion" soit forcément péjorative. Il n'y a rien de condamnable à ce que les écrivains, ou les lecteurs, s'évadent par un moyen aussi légitime que la littérature, vers une réalité plus aimable.

La biographie agitée de Pere Calders a

ENTRETIEN



© ANNA BOYÉ

été marquée principalement par deux événements déterminants : la guerre civile espagnole et l'exil au Mexique. Bien qu'il ait écrit des textes – *Unitats de xoc, sur la guerre civile, ou L'ombra de l'atzavara, sur l'exil* – directement liés à ses expériences personnelles, en général, ces expériences ont influé sur son œuvre par des voies plus indirectes.

– Quel est le voyage le plus long que vous ayez fait avant la guerre civile ?

– Une excursion à Montserrat.

– Aviez-vous quelquefois envisagé d'aller vivre précisément au Mexique ?

– *Etant donné les circonstances, je ne pouvais pas choisir. Seul le Mexique acceptait les réfugiés sans leur poser trop de questions sur leur passé politique. Je m'étais toujours senti attiré par le Mexique ; c'était pour moi un pays différent, exotique. Mais je n'ai pas pu choisir. Les premiers jours, en France, peut-être par optimisme, on nous distribua des cartes où on nous demandait dans quel pays nous aimions aller. Certains écrivirent : le Canada, la Suisse... mais, en fin de compte, nous n'avons pas vraiment eu le choix.*

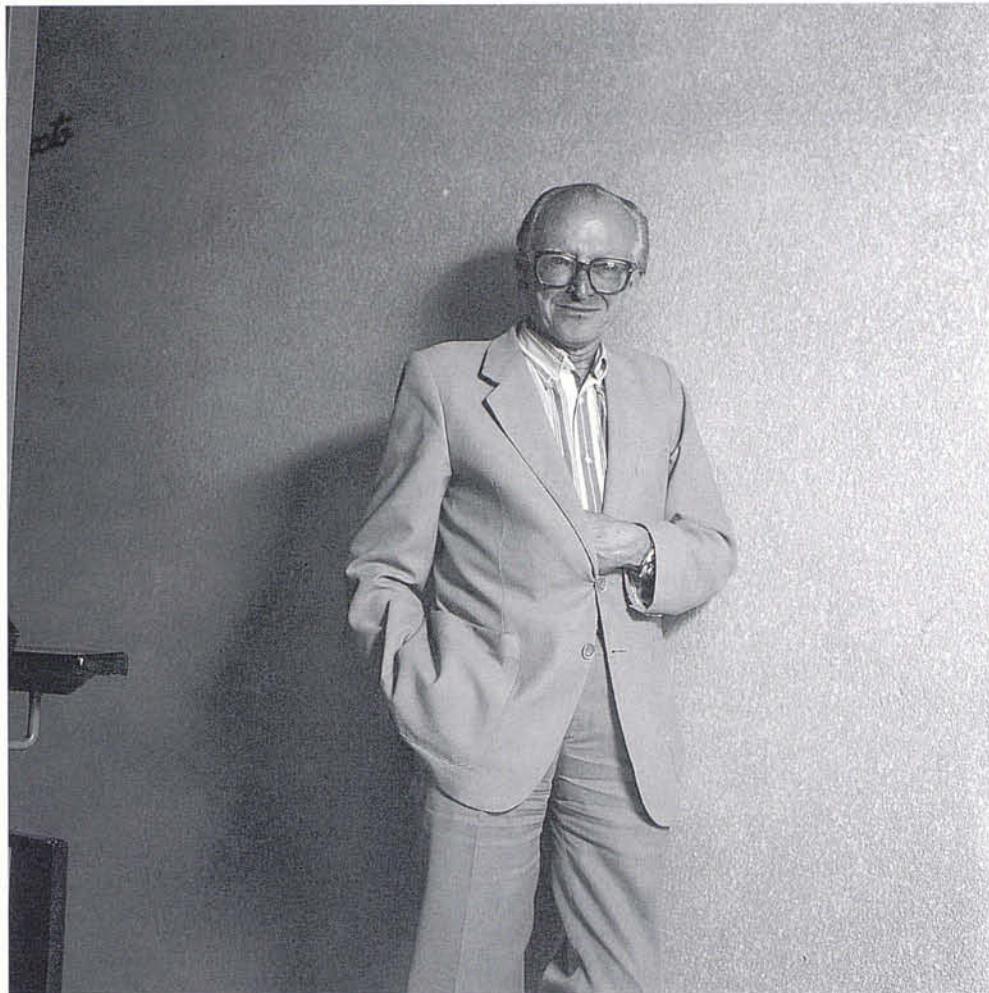
– Pour vous qui n'étiez jamais allé plus loin que Montserrat, cela a été un choc ?

– Naturellement. Le Mexique m'est apparu comme un pays irréel, où les gens faisaient avec naturel les choses les plus étranges. C'est difficile de s'adapter, mais, en fait, le milieu où je vivais au Mexique était un milieu catalan, à la maison comme au travail. De plus, je suis parti là-bas, encore jeune, avec cette curiosité propre à la jeunesse qui facilite bien les choses. Malgré tout, après avoir passé plus de vingt ans au Mexique, il m'arrivait encore qu'un chauffeur de taxi me dise : « Vous êtes catalan, n'est-ce pas ? » ... à cause de mon accent...

– A propos, sur ces cartes où vous deviez indiquer le pays de votre choix, qu'auriez-vous mis ?

– La Catalogne ; malgré tous ses manques. Mais, évidemment, c'était l'un des rares lieux où nous ne pouvions pas encore retourner.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que Pere Calders éprouvât alors l'envie de rentrer en Catalogne, ce qu'il fit quelques années plus tard, à une époque où le général Franco était encore au pouvoir, où la langue catalane était l'objet de poursuites et où, en outre, l'option litté-



© ANNA BOYÉ

taire que représentait Pere Calders – une sorte de "réalisme magique", s'il faut lui apposer une étiquette – n'était pas à la mode chez les intellectuels catalans. Calders fut donc reçu avec une certaine froideur. Mais, plus tard, avec la célébrité, viendraient les récompenses et les marques de reconnaissance.

– Apparemment, vos contes n'ont pas de paysage précis, je veux dire qu'ils ne se déroulent pas dans un cadre physique clairement reconnaissable.

– Il n'y a pas beaucoup de descriptions, ni de paysages, ni de personnages. Cependant, quand ces contes ont été représentés au cinéma, à la télévision ou au théâtre, on a toujours su les deviner et leur donner le cadre qui leur correspondait. En ce qui concerne les paysages, c'est difficile de généraliser. J'ai publié plus de deux cents contes. Pourtant, en les écrivant, j'ai toujours eu en tête un paysage catalan.

– Vous êtes l'un des rares auteurs appartenant à une littérature méconnue ne jouissant que d'une projection internationale très limitée, dont l'œuvre ait été traduite en d'autres langues, même si ces traductions sont encore très peu nombreuses.

– Ce serait un miracle que l'on ait traduit un plus grand nombre de mes œuvres, vu la situation anormale dont a souffert la Catalogne. Il reste encore bien des textes écrits en catalan qui méritent d'être traduits. La situation s'améliore, mais pas autant qu'il le faudrait, car les quelques traductions existantes font l'objet d'un intérêt certain. Un auteur se sent très flatté quand il reçoit la visite d'un étudiant ukrainien, anglais ou américain, désireux d'analyser son œuvre ; il se sent flatté à un niveau personnel, mais, en même temps, il envie ces universités capables d'envoyer leurs élèves aux quatre coins du monde pour étudier jusqu'aux littératures les plus exotiques.

Pere Calders vit sa vie sous un déguisement d'employé de banque, avec une discrétion absolue, sans jamais prononcer une phrase toute faite, sans jamais se fâcher avec personne, sans se faire remarquer. Derrière cette apparence simple et plutôt banale, se cache l'une des œuvres les plus insolites, personnelles et exportables de la littérature catalane de tous les temps.